

Au nom des enfants morts

Les jours se succèdent, indéfiniment... et faisant partie de la routine, ils cessent de faire la une : des enfants morts en vertu des « effets collatéraux » des actions de guerre, des « assassinats sélectifs » d'Israël, des réactions terroristes des milices palestiniennes ou des fusées du Hezbollah. Des enfants morts en Irak dus aux « insurgés », aux forces armées nationales ou d'occupation... Comment pourrions nous, une fois pour toute, stopper cette folie qu'est la guerre et rentrer dans le XXI^e siècle en substituant la force par le dialogue? Les émotions que j'ai ressenties en voyant l'image de cette petite fille criblée de balles m'ont amené à penser que c'est seulement peut être en invoquant les enfants morts qu'on obtiendra des uns et des autres, quelque soit leurs croyances ou idéologies, qu'ils acceptent de déposer les armes et de s'asseoir autour d'une table pour tenter de trouver des solutions pacifiques à leurs conflits.

Au nom des enfants morts... en prenant conscience qu'ils pourraient s'agir des nôtres. C'est peut être la seule façon pour que la soif de vengeance, l'animosité, la rancœur et la haine laissent une place à la volonté et la conciliation. Dans ce cas seulement, les mains obscures qui alimentent l'immense machine de guerre comprendront qu'elles n'ont plus de raison d'être, que nous avons déjà payé – en victimes et devises – le prix terrible de la guerre.

Au nom des enfants morts : il y a quelques jours, Save the Children publiait qu'actuellement 50 millions d'enfants sont touchés par les conflits armés. Et l'UNICEF donnait des informations sur les milliers d'enfants qui meurent quotidiennement de faim, de manque d'amour et d'oubli. Ces chiffres, ces données et le souvenir insoutenable des enfants squelettiques

ou anéantis par la mitraille, pourront ils mobiliser les gens, leur ouvrir les yeux et les pousser à agir?

Habités à accepter de façon résignée « ce qui arrive », craignant et attendant « qu'ils fassent quelque chose » (les gouvernants, les institutions nationales et internationales...), nous avons tendance à sortir de notre léthargie uniquement lorsque quelque chose de réellement exceptionnel arrive. La réaction est alors à la hauteur de la dignité humaine et de notre propre destin. Des milliers de personnes proposent leur aide généreusement, d'autres encore – les mains badigeonnées du « mazout » du *Prestige*, ou apportant les premiers soins aux victimes de l'ouragan Mitch ou du tsunami de l'Océan Indien - nous montrent à quel point nous pouvons faire preuve de solidarité, d'abnégation et de renoncement. Alors et à nouveau, l'espoir renaît.

L'heure n'est plus au repos. Il faut cesser d'être spectateurs en attendant que le prochain rappel à l'ordre nous incite à monter sur scène. Par notre présence physique ou virtuelle, nous devons nous mobiliser pour dire haut et fort, NON à la guerre et à la violence. Et exiger l'intervention rapide des Casques bleus et que chacun, sans exception, en respectant la trêve, commence à construire la paix sous la tutelle des Nations Unies.

Passer d'une culture où règne la contrainte et la force à une culture de débat et compréhension est plus inhabituel que difficile. Puisque depuis des siècles, nous nous sommes laissés guider – j'insiste toujours sur ce fait – par une recommandation pernicieuse bien que très appréciée (dans tous les sens du terme) des grands consortiums d'armements : « Si vous voulez la paix, préparez la guerre ». Alors logiquement, nous faisons ce pour quoi nous nous sommes préparés... offrant souvent notre vie pour des causes qui

sont assez éloignées des nôtres. Nous sommes habitués à vivre en paix, à construire la paix, à faire la paix, les paix. C'est peut être en pensant aux enfants morts que nous réussirons à vaincre l'inertie de ces nombreuses années de guerres et de conflits et que nous nous attellerons à bâtir chaque jour la concorde et la paix.

Quand un processus de paix est entamé, souvent interrompu et empruntant presque toujours des chemins tortueux, je pense aux centaines ou aux milliers de victimes qui auraient pu être épargnées si les parties concernées avaient décidé – en gardant en mémoire leurs enfants – de s'asseoir bien avant pour dialoguer. Le plus tôt sera le mieux et ce, soutenus par une Commission de Conciliation qui, dépendant du Secrétaire Général des Nations Unies, devrait être disponible en permanence. C'est un sentiment aigre-doux puisque cette douleur s'est toujours accompagnée de l'espoir que le chemin emprunté mènera un jour à bon port.

Israéliens et palestiniens ont décidé de vivre ensemble pacifiquement. Je me souviens quand, en novembre 1987, je rendis visite à Yasser Arafat à l'OLP, qui s'était réfugiée à Tunis. « Nous devons apprendre à vivre ensemble », répéta-t-il. Quelques mois plus tard, Shimon Pérès me disait de sa voix imposante à Tel-Aviv : « Il n'y a pas d'autre alternative : cohabiter en paix ». Ensuite j'ai rencontré à plusieurs reprises Yitzhak Rabin. Il était celui qui défendait avec le plus de conviction les accords d'Oslo, y compris le fait que Jérusalem devienne une capitale commune. Le processus avançait ... jusqu'au jour funeste où une main assassine lui ôta la vie. Comme ce fut le cas pour John et Robert Kennedy. Comme pour Anwar El-Sadat. Il mourut en parlant de paix et en ne faisant pas la guerre. Dans l'enceinte de l'UNESCO à Paris se trouve le Square de la Tolérance Yitzhak Rabin avec le monument de l'olivier du grand sculpteur israélien

Dani Karavan. Pourvu qu'un jour pas trop éloigné, se pose sur les branches de son olivier la colombe de la paix qu'il souhaita tant et pour laquelle il oeuvra.

L'immense majorité des palestiniens et des israéliens souhaitent vivre en paix. À une seule condition : que tous les êtres humains aient la même valeur. Cette égalité radicale en termes de dignité est la seule condition pour vivre ensemble. À l'hôpital Haddasa, à Jérusalem, au cours d'une de mes visites, quelqu'un a demandé au Directeur, dans le Service de neurologie : « Cette femme que vous soignez, elle est palestinienne, n'est ce pas? ». Le directeur a répondu : « Je ne sais pas. Ici il n'y a que des patients ».

Par conséquent : que tous soient égaux. Que chaque vie, chaque mort, ait la même valeur, garantie par des Nations Unies plus fortes et dotées des ressources humaines, financières et techniques nécessaires. C'est la meilleure garantie pour l'avenir. Il apparaît clairement que certains groupes de pays – comme le G7 ou le G8 – ne peuvent se charger de gouverner le monde. Et encore moins, d'y exercer un pouvoir hégémonique. En revanche, tous sont nécessaires pour assurer l'efficacité du multilatéralisme.

Maintenant, à l'heure qu'il est, au nom des enfants morts, au nom de ceux qu'on est en train de tuer ou qui sont en train de mourir, il faut arrêter immédiatement cette folie des uns et des autres et de tous les autres.

Stopper tout acte de violence pour mettre fin à cette spirale infernale d'action suivie de réaction. « Les peuples », auxquels la Charte fait allusion dans la première phrase de son préambule, ne doivent pas garder le silence

plus longtemps, ni se résigner car il s'agit du destin commun de leurs descendants. Tout compte fait, tous les enfants du monde sont nos enfants. Sans aucune distinction ni préférences. Chaque enfant a la même valeur. Plus que tout au monde. Comme pour l'hôpital de Jérusalem, les enfants n'ont ni nationalité, ni couleur de peau.

Vu que tous les appels invoquant la retenue et la conciliation ont échoué, ayons le courage de penser aux enfants morts et aux nôtres, pour qu'aucun autre ne meure. Nous devons tous nous mobiliser, en utilisant tous les moyens qui sont à notre portée. Que personne ne soit spectateur. Que personne continue à se taire. Si nous n'agissons pas, si les Associations, les ONG, les institutions de la société civile... ne s'impliquent pas fermement et ne réussissent pas, dans un grand cri populaire, à arrêter la folie de cette logique de guerre – bien que les fanatiques, les extrémistes et tous ceux qui profitent de la loi du plus fort le regrettent – nous aurons alors failli aux enfants qui, sans le savoir, avaient peut être crus en nous quand on leur a ôté la vie.

Federico Mayor Zaragoza
Président de la Fondation Culture de Paix
Coprésident du Groupe de haut niveau
pour l'Alliance des Civilisations